

AU MAGASIN DES HISTOIRES

J'AI TROUVE ...

(ou comment des enfants de grande section, classe d'adaptation, se construisent la grammaire du conte).

Colette CHARLET

"CAHIERS de POEMES" N°42-43

Au départ

Un travail fait dans un cours préparatoire prouvait qu'il était possible que les enfants se construisent la "grammaire" du conte. Un fait m'avait frappé : la mise en appétit des enfants pour écrire de nombreux contes et récits ; eux que l'on prétendait "handicapés de l'écriture" eux qui ne maniaient pas encore l'écrit (puisque commençant à lire/écrire). Sur la base du travail du secteur Poésie (Cahiers de Poèmes spécial Contes n°33) nous avons abouti dans un temps relativement court à l'élaboration d'un projet d'écriture long, d'une "plaquette" recueil de contes ayant pour destinataires les enfants du quartier, les adultes. La réussite d'un tel projet ne fut possible que par l'existence d'un travail d'équipe avec l'institutrice du C.P. -utilisation de mon temps de stage en situation pour pouvoir travailler à deux dans une ou deux classes, et la collaboration avec les animateurs du centre de loisirs. Un des éléments que nous voulions analyser nous tenait à cœur

et nous préoccupait : cette classe était constituée de nombreuses nationalités (Maghreb, Afrique, Portugal). De forts conflits d'ordre culturel éclataient souvent. L'histoire, le patrimoine dont les enfants étaient porteurs, nous interpellaient constamment. Ceci fut manifesté dans le travail de conceptualisation de découvertes des structures, chaque groupe ethnique apportant sa propre conception avec ses propres mots, dans les notions d'épreuves. Les enfants maghrébins y voyaient l'idée d'une vengeance à accomplir, les enfants martiniquais l'idée d'une lutte contre la mort, d'autres d'une destinée à accomplir. Des discussions conflictuelles s'en suivirent déplaçant les problèmes de racisme à leur juste valeur, dont la collectivité tira parti dans la construction des individus et du groupe/classe.

Forte de cette expérience menée à Gennevilliers je faisais le pari qu'avec des enfants de Grande Section de Maternelle, une telle démarche pouvait être menée.

J'arrive à Nanterre en Sept. 82, école à problèmes comme tant d'autres. Je fonctionne comme institutrice sur classe d'adaptation ouverte sur trois grandes sections.

L'expérience de Gennevilliers et celle du mouvement m'incitent à mener un travail "d'écriture" (même si on ne sait pas lire/ écrire) hors de la structure classe d'adaptation (à savoir 7, 8 enfants) mais de faire profiter tous les enfants, en particulier les plus malmenés, exclus, de la confrontation, de la stimulation du groupe entier.

Engager la bataille pour ce projet avec les autres.

Tout de suite je suis placée devant les difficultés. Comment faire quand on a en face de soi des gens qui sont persuadés qu'avec certains enfants de Nanterre *"il n'y a rien à faire, que les dés sont déjà jetés, que leurs moyens sont limités qu'un travail sur l'imaginaire ne fait que renforcer le délire de certains.."* etc...

Un discours sur les "bienfaits" d'un travail de réflexion sur l'approche du lire et de l'écrire (cf. par exemple à travers *Lire et Ecrire pour de bon- Tous capables...*) n'aurait servi à rien -tant le désarroi, le sentiment d'échec, d'impuissance des enseignants

était grand. Et puis faire ce travail avec des enfants relevant des classes d'adaptation donc "enfants à trous", relevait de la plus pure utopie, du supplément d'âme.

Je me sens, au début, momentanément isolée. Les copains du GFEN me disent *"Recherche des alliés pour de telles démarches. Les parents par exemple"*, mais hélas ici comme dans beaucoup d'endroits on ne les voit jamais. Il est vrai qu'il faut franchir quatre grilles ici pour parler à l'institutrice. (On ne les franchit qu'avec une terrible trouille pour s'entendre dire des paroles insupportables ; alors on préfère rester dans sa cité).

Je décide que mes plus sûrs alliés seront les réussites des enfants dans des ateliers poésie. Les premiers que je réaliserai avec les enfants de la classe d'adaptation constitueront une première interpellation de cette institution école maternelle angoissée par l'échec.

La maison en carton s'envole

La sorcière arrive

Elle saute

Elle se cogne la tête

Elle tombe malade

Un monsieur la transporte à l'hôpital sur une moto de cross

Elle est guérie avec des piqûres de sorcière

Elle s'en retourne en haut d'un arbre

Mes collègues dont j'ai les enfants constatent que ces poèmes-affiches constituent incontestablement une réussite *"surtout avec ces enfants-là"* ajoute-t-on. On me rétorque *"que j'ai un nombre restreint d'enfants, mon goût pour la poésie induit des pratiques"*. Il faut entendre dans ces réflexions, "il y a de la magie dans tes pratiques que l'on ne comprend pas". C'est surtout sur ces interrogations et flous idéologiques que nous commençons à discuter. *"C'est quoi votre étonnement ?"* *"De la poésie écrite sur ces murs, alors qu'ils ne comprennent rien à l'écrit -qu'ils ont beaucoup de mal à faire les exercices de pré requis à la lecture"*. Le conflit se développe. La poésie, l'écrit poétique, inventer des contes tout cela **est-il légitime** alors que ces enfants sont en situation d'échec scolaire et leur avenir à l'école élémentaire déjà hypothéqué ? Cette grave question nous tourmentera pendant plusieurs semaines. Néanmoins, je continue à miser sur les enfants, leur transformation à travers des pratiques d'auto-socio-construction **et ceci dès la maternelle**. Ils ne cesseront d'être le vecteur de cette bataille contre le fatalisme du handicap socioculturel.

Le projet prend forme.

- Présence de l'écrit sous toutes ses formes,
- Achat d'outils scripteurs et imprimants par ex. la mini machine à imprimer.

C'est un véritable engouement.

- Je développe parallèlement les activités graphiques + confrontations avec divers écrits.

Enfin nous nous lançons dans un travail d'élaboration de contes. Il se fera en décroissant avec deux grandes sections. Je fais ces propositions aux collègues de ces classes. Elles acceptent, sans en percevoir précisément l'enjeu. Elles me font confiance beaucoup plus, car certains enfants ont commencé à se transformer, issus de la classe d'adaptation. Quant aux autres, ils "m'accrochent" souvent pour me demander ce que je fais avec certains le reste de la journée. Les discussions vont bon train entre les enfants au niveau des activités contes/poésie.

Sur ces bases, j'interviens deux fois par semaine pendant 3/4 d'heure, dans deux sections de grands. Je commence par **raconter** :

- des contes traditionnels,
- contes merveilleux,
- animaux fabuleux,
- contes africains traditionnels.

Dans ces derniers il y a beaucoup de ritournelles -refrains compti-

nes- formules magiques, cela frappe l'imagination des enfants, et je les surprends à les répéter. Au bout d'un mois, nombre d'enfants me redemandent de reprendre certains contes :

- Le petit pois,
 - Roulegalette,
 - La femme anthropophage,
 - Epamixondas
- L'oiseau qui dit tout etc...

Les collègues commencent à "percevoir" l'impact de ce moment -ce n'est plus charmer les enfants pendant $\frac{3}{4}$ d'heure avant que les parents n'arrivent. C'est l'amorce d'un véritable travail entre les enfants et moi. Je m'empare de cette situation pour aller plus avant :

- aller vers les livres
 - donner le goût d'une lecture plurielle,
- inventer des histoires.

Ce n'est pas encore évident pour les collègues tant elles sont persuadées que leurs enfants ont besoin d'être stimulés avec des choses du **quotidien d'ordre utilitaire**.

De l'écoute à l'invention

Ce moment d'apport et d'écoute de contes a donc constitué la situation de départ. Je fais de nouvelles propositions aux collègues.

1) nous travaillerons à deux maintenant, fini mon numéro de

solo. Ce sera un moment d'élaboration formation mutuelle.

2) nous devons informer les parents, la bibliothèque du quartier... Les contenus sont annoncés :

Construction de la grammaire du conte

Certains me diront c'est de la folie, c'est pour des plus grands. La modeste expérience d'ateliers poésie du début a prouvé que ces enfants "particulièrement touchés par l'échec scolaire" (pour reprendre l'expression de certains) en étaient capables. Il est vrai, que je ne parlais pas de rien -puisque j'avais mené un travail analogue en grande section, (dans un milieu privilégié constitué essentiellement d'enfants non francophones). Nous n'avions pas poussé le travail d'analyse assez loin et je me trouvais stimulée par ce problème (cf. Dialogue n° 39 - Cahiers de Poèmes n° 33).

Le fait de redemander certains contes, et d'en justifier le choix, prouve que les enfants manifestent une certaine exigence.

C'est une première distanciation qui s'opère. Leur imaginaire se forme. Je note que plus les contes sont complexes et longs plus ils y prennent plaisir. Quelques uns durent 20 mn.

Alors le problème de l'attention dans un quartier réputé difficile,

avec des enfants jeunes peut se poser d'une autre façon. Qu'est-ce qui provoque l'ennui, ou l'agitation dans une école maternelle ? Toutes ces questions surgissent et l'équipe en est secouée !

Fin janvier nous avons donc constitué notre stock d'histoires. Les enfants commencent à faire des comparaisons entre la situation de quête, des types de personnages, m'interrompent pour faire des hypothèses de fin d'histoires à partir d'éléments insolites, ou de ce qu'ils voient à la T.V. Début février : je pose brutalement la question : Et si on essayait de voir ensemble comment ils sont fabriqués ?

S'engage un jeu.

Au magasin des histoires j'ai trouvé ?

- des " personnages bons " " méchants "

"des qui aident"

"d'autres qui empêchent de faire ce qu'on veut" " des qui font la bagarre" "des qui transforment"

- on remarque que les histoires se passent toujours quelque part :

♦ relevé des lieux -la question du temps- de ce qui est passé les préoccupe,

♦ La notion de malheur, bonheur apparaît, prémisse de l'idée de quête, d'épreuves. Ils donnent des exemples. Par exemple pour

Mounira : "Il ne faut pas que les policiers viennent quand il y a un mariage sinon il y a un malheur".

♦ L'idée de magie, de secrets.

Par rapport à cela une longue discussion s'engage différenciant magie/secret. L'influence de Dieu possible y est-elle pour quelque chose. Il y a à cette occasion des confrontations passionnées entre les différentes ethnies composant les classes. S'y mêle aussi leur expérience de **spectateur assidu de la T.V.**

Je me saisis de leur vécu, pour créer une mise à distance, une analyse de ce qu'ils vivent (c'est généralement "la mal vie" ici) pour déboucher sur un agir, à savoir donner le goût de créer, de construire ensemble.

♦ Découverte de l'importance de l'écrit comme mémoire de la bataille d'idées des enfants.

Quand nous avons fait cette analyse du fonctionnement construction des contes, l'institutrice de la classe, partie prenante, notait sur une feuille de papier leurs idées (on aurait pu enregistrer les discussions, mais cela n'aurait pas eu le même impact). De temps en temps, les enfants se retournaient pour demander si toutes leurs idées proposées avaient été écrites.

"C'est où que tu as écrit ? interrogeaient les inquiets" *T'as écrit ce que j'ai dit ?*"

Preuve que ce qui est écrit, quand il s'inscrit dans un **projet** avec des objectifs de **réussite** pour tous est porteur de sens et de dynamisme.

Il ne fallut rien oublier, quand l'institutrice relisait l'ensemble des propositions, si l'une d'entre elles manquait, ils ne se gênaient pas pour lui faire remarquer.

Et moi et mon idée ?

Ce qui me frappa, c'est l'investissement plus profond de chaque individu, à travers l'utilisation du **je** -"moi, j'ai une idée" (sous entendu, il faut savoir compter avec moi, dans cette classe). Il a fallu se bagarrer pour donner des tours de parole. Une fois construite cette grammaire du conte **orale-ment** (notée par écrit par l'institutrice), je propose aux enfants de faire un travail graphique et de symbolisation. Comment représenter sur des cartes :

- les personnages,
 - le bonheur/malheur,
 - les idées de magie/secret,
- les lieux.

Chaque enfant fait son choix, s'aide, puise dans le stock de contes ou d'histoires qu'il connaît même de la T.V.

C'est ainsi que leurs héros favoris font leur apparition : les Schtroumpha - mais dans d'autres situations. Nous aboutissons à la fabrication d'un matériel de "jeux de contes".

- phase de socialisation des productions-confrontations
- travail par groupe en tirant une ou deux cartes de chaque sorte - (je ne fais que reprendre le fil conducteur de la démarche décrite par M. DUCOM dans n° 33 de Cahiers de Poèmes).

Il y aura en plus un stock de "pêche" comme dans le jeu des 7 familles pour créer des rebondissements, ou quand on n'est pas satisfait. Comme nous sommes deux adultes, j'enregistre chaque histoire de groupe au magnétophone. Par la suite, il y aura audition de chaque production puis mise par écrit, sous forme de panneaux recueil livre à feuilleter, en vue d'une exposition à la bibliothèque centrale de Nanterre. Nous l'installerons, avec les enfants de la classe d'adaptation et des parents, sous l'oeil médusé des bibliothécaires.

L'exposition restera tout l'été, dans la section enfantine. Des enfants feuilleteront, regarderont.

Puis un beau jour de début Septembre le grand recueil de contes

disparaîtra. Un appel sera lancé pour le retrouver. Une petite fille nous le rapportera "j'lai pas volé, c'était pour l'emprunter comme un livre de bibliothèque !"

Et si c'était pour lui donner envie de voir qu'il peut exister autre chose et qu'on peut dire le "monde à sa façon" ? ...

Colette CHARLET

Atelier Enfants

« Le serpent d'Isabit »/ Légende des Pyrénées.

*Autour de la Grammaire du récit. Manipulation de la Bande dessinée de Pertuzé.
Invention de récit. Illustration.*

Il était une fois dans les montagnes des Pyrénées, un gros gros serpent qui n'était pas gentil. Il avait les yeux toujours en colère, sa gueule était énorme, il était toujours affamé, il crachait du feu et l'eau était devenue chaude dans ce pays.

Il était tellement en colère et affamé qu'il se mordait les lèvres. Il mangeait les hommes et les bêtes, il n'y avait plus d'oiseaux dans ce pays. Un jour, il avait tellement mangé qu'il a eu envie de vomir. Il a ouvert sa gueule énorme et relâché tout ce qu'il avait avalé, les hommes, les bêtes et les oiseaux.

Les gens du pays en eurent assez et décidèrent de le tuer. Ils lui lancèrent tout ce qu'ils trouvèrent : des troncs d'arbre, des armes : pistolets, épées, sabres, lance-pierres, basoukas, mitraillettes, couteaux, et enfin une grenade. Le serpent avala tout à la fois et explosa grâce à la grenade. Les gens sautèrent de joie, et les oiseaux revinrent.

Ludovic et Romain